Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 231

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251664

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 8 Juin 1902 | N° 231 | Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

« Les paysans, entendant cela, devinrent plus furieux qu'auparavant et peu s'en fallut qu'ils ne se missent à tuer au bout.. Les soldats allemands et leurs officiers, témoins de ce spectacle, ne comprenaient pas ce que disaient ces paysans, mais ils soupçonnaient facilement à leurs gestes, à leurs cris et à leur aspect menaçant qu'ils n'étaient pas sans courir un danger. Ils demandèrent donc à l'abbé de Bellelay ce que cela signifiait et pourquoi ces paysans témoignaient tant de fureur ?

« L'abbé leur fit comprendre que leur arrivée était très désagréable à ces paysans, et qu'ils ne voulaient pas les souffrir plus longtemps dans ces lieux ; qu'un grand malheur était à craindre, si ces soldats n'évacuaient pas immédiatement la place.

« Les soldats entourent leur colonel, lui adressent des reproches et lui déclarent qu'ils ne veulent pas faire si honteusement le sacrifice de leur vie, que lui-même ne retirerait aucun honneur et que leur roi qui les payait n'aurait aucun profit de cet exploit ridicule. Forbes céda enfin et consentit malgré lui à ce qu'ils continuassent leur chemin. Quant à lui, il n'avait pas moins l'intention de rester encore jusqu'à l'arrivée de ses cavaliers. Les paysans ne voulaient pas le lui permettre et lui répétaient qu'ils ne le souffriraient pas. L'abbé les sollicita et leur exposa qu'il n'y avait aucun danger en cela, que ces soldats paieraient toutes les dépenses qu'ils feraient chez eux dans leur passage et qu'ils devaient accorder le délai demandé.

Les paysans finirent par se rendre aux raisons de l'abbé et consentirent au court délai demandé.

Sur ces entrefaites, les officiers mirent leurs hommes en marche et les paysans les suivirent en les chassant devant eux, comme un troupeau de moutons. Ils ne les quittèrent pas avant qu'ils n'eussent dépassé le poste placé sur le Repais (la Quaquerelle). Forbes à son tour était rentré dans le monastère avec l'abbé et après le dîner il s'était rendu dans le cloître auprès des religieux, qui, pour récréer leur hôte, se mirent à faire de la musique.

« Mais ce n'était pas fini ; il y eut encore un autre démêlé. Forbes, contrairement au droit des gens, et aux lois de la guerre, avait fait arrêter et retenir prisonnier le baron de Longwy et d'autres nobles de Bourgogne qui passaient près de la Neuveville. Il les emmenait avec lui et les traitait d'une manière indigne. L'un de ces officiers, irrité des traitements barbares que son maître infligeait à des personnes de cette condition, ne se fit pas scrupule de rompre l'obéissance, et se mit à parcourir les Franches-Montagnes, en avertissant les paysans que des prisonniers de cette qualité étaient retenus à Bellelay ; qu'ils pouvaient rendre un grand service à leurs voisins, gagner une récompense qui n'était pas à dédaigner et mériter l'estime des autres nations.

« Les habitants des Franches-Montagnes prennent aussitôt les armes et accourent au monastère de Bellelay. Ils s'emparent de poutres qu'ils placent sur des roues trouvées par hasard, et à l'aide de ces leviers improvisées, ils se disposent à rompre les portes et les murs du couvent, lorsque Forbes se présente à leur rencontre, en compagnie de l'Abbé. Forbes chercha à calmer ces Montagnards par des paroles mielleuses. Il leur tend une poignée de pièces d'or, en les priant de le laisser tranquille dans leur propre intérêt.

« Les Montagnards réclament les prisonniers avec plus d'insistance, l'invitant lui-même à déguerpir au plutôt et lui disent qu'ils n'ont pas besoin et qu'ils ne se soucient pas de son argent.

« Les prisonniers sont amenés, mais voyant cette multitude courroucée, cette dispute et ce rassemblement dont ils ignorent le motif, la peur les saisit ; ils reculent et vont se cacher où ils peuvent dans le monastère, de telle sorte qu'on eut bien de la peine à les retrouver pour apaiser ces Montagnards qui les réclamaient impérieusement. On finit par les découvrir. Forbes quitta enfin le couvent et se retira à Porrentruy ». [1]

La peste avait été apportée à Bellelay par les troupes. Elle fit de grands ravages aux environs de Bellelay. Des familles entières furent enlevées par ce terrible fléau. L'abbé de Bellelay, David Juillerat, se dévoua avec ses religieux au service des pestiférés. On vit le vénérable prélat confesser les mourants en plein air, un feu allumé entre le confesseur et le pénitent. Au Noirmont, le curé Nicolas Péquignot se dévoua pour ses paroissiens atteints de la peste. Pierre Aubry curé de Montfaucon, Richard François, vicaire à Saignelégier, tous fidèles à leur poste furent emportés par le fléau, au printemps 1536.

1). Rauracia vastata.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 26

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

Au lieu de parler de son marché à Yamina il fit sortir les enfants ; puis, méthodiquement solennellement, il souleva la natte sur laquelle il passait ses nuits, gratta la terre à un endroit marqué, enleva quelques poignées de sable, sortit une écuelle en bois goudronnée, y déposa le rouleau au milieu de boucles et d'anneaux sculptés minutieusement.

Il remit l'ustensile à sa place, étendit la natte, alluma sa pipe et s'accroupit.

Yamina vaquait aux soins domestiques ; elle avait entendu sonner l'or dans l'acier ; elle se dit que la vente de la récolte devait être fructueuse, mais elle se garda de questionner le maître.

Tout à coup, d'un ton qui ne permettait pas la réplique, le Kabyle dit :

— Allah en avait décidé : Alim et Aïcha sont vendus !

Vendus ses enfants !...

La pauvre femme l'avait désiré, l'avait même souhaité ; mais ce mot affreux se répercutait dans toute sa chair ; ses entrailles se révoltaient son cœur criait ; une flamme brûlante lui dessécha les paupières ; elle ne versa pas une larme. Pour ne pas injurier le misérable qui, impassible, lui ravissait son bien, elle-même, Yamina mordit le kaïk qui la recouvrait.

Elle comprenait maintenant...

Le jour se faisait dans son esprit troublé : cet or, c'était le contrat, la vente, l'échange !...

Où se trouvait Renée ?

Pourquoi ne s'était-elle pas hâtée ?

Pourquoi n'avait-elle pas acheté, elle, Alim et Aïcha ?

Oh !... Yamina ne pourrait patienter, et, plutôt que de laisser partir ses enfants, peut-être avec quelque homme brutal comme ceux qu'elle connaissait, elle se sauverait la nuit pour aller conter à la Française ce qui se passait, quitte à ne plus revenir au gourbi ou à mourir écrasée sous la punition que lui infligerait le maître pour la désertion du domicile conjugal.

Au moins, la Française bonne, douce, tendre, ne souffrirait pas qu'un autre qu'elle pût lui ravir Alim et Aïcha.

Affolée, Yamina allait et venait dans le gourbi sans oser poser une seule des questions qui lui brûlaient les lèvres.

N'y tenant plus, elle hasarda :